

Québec, comme un don

Gilles Pellerin

Numéro 55, décembre 1992, janvier–février 1993

Patrimoine et littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16338ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pellerin, G. (1992). Québec, comme un don. *Continuité*, (55), 23–26.

QUÉBEC, COMME UN DON

par Gilles Pellerin



Photo: Jean Désy.

Certains sont nés à Québec; d'autres ont choisi d'y vivre. J'appartiens à la seconde catégorie. J'ai tout de suite eu le sentiment que je venais y chercher quelque chose. D'abord, des noms. J'ai grandi dans une petite ville ouvrière, au moment précisément où elle grandissait, et si vite que l'on n'a trouvé rien de mieux que des chiffres pour la baliser. De deux ans à dix-neuf ans, j'ai habité la Cent vingt-quatrième, entre la Quatorzième et la Seizième. Venant à Limoilou, dans la famille maternelle, je découvrais une toponymie plus en accord avec mes aspirations – ou plutôt qui me donnait à aspirer à autre chose: Languedoc, de l'Espinay, Royal-Roussillon. N'attendez pas que j'appelle dix-huitième Rue la rue Lamontagne («Y a-t-il une montagne, maman? Je ne la vois pas...»). Ou que je souscrive à la *rationalisation* suivant laquelle la rue Saint-Louis, la Grande Allée, le chemin Saint-Louis devraient porter un nom unique pour faciliter l'accès dans Québec-la-Vieille aux touristes de tous poils.

Pour cela vous avez construit le boulevard Laurier, vous l'avez bordé de ce qui rend impossible le plaisir de la promenade. Laissez-nous quelques noms.

Nous sommes vieux et cela nous convient.

Québec est une ville que l'on peut habiter depuis vingt ans sans que disparaisse pour tout de bon la sensation éphémère et prenante de s'y trouver ailleurs. C'est une grâce que me fait *ma* ville de quelquefois me tirer de la torpeur par laquelle je la tiens le plus souvent pour égale à elle-même.

Il suffit de bien peu, d'un dévoilement, du soleil qui semble *être passé tout droit*, qui s'éveille à onze heures quand on ne comptait plus sur lui, qui fait du coup de onze heures, modeste entre tous, dans le tremblement serein de novembre, un moment que je me plais à croire impossible à vivre, à éprouver, à boire ailleurs qu'ici.

Il est onze heures à Québec comme il ne peut être onze heures en nulle autre partie du monde.

À la vérité, je l'imagine mal s'ébrouant, faisant revoler la lumière dont elle viendrait d'être arrosée, s'arrachant à sa nature nonchalante et provinciale (réelle, authentique, vérifiable), il s'agit moins de son dévoilement, comme l'on fait des statues les soirs de discours ou de vernissage, que de ce silence si fort, si soudain qu'il me fait lever la tête. Les écailles me tombent des yeux, une onde me traverse l'échine, je me mets à trembler comme tremble le vert nouveau des jeunes pousses de mai, je suis prêt à parier que Cartier, Champlain et quelques autres, éclaireurs, précurseurs, sont venus ici pour que je puisse un jour y vivre, profiter (au sens où ma grand-mère employait le terme: grandir, occuper le corps qui m'a été dévolu), profiter de cette éclaboussure de lumière sur des murs de brique, de pierre, de bois. De même que je suis persuadé que Maurice Ravel a écrit le *Concerto en sol pour piano* à mon attention.

J'ai peu voyagé, mais je sais l'avoir fait pour me sentir ainsi. Une présence désirée par l'univers. Attendue par la rue

des Carmes à Paris, par les grandes marées du golfe de Finlande dans le canal Griboïedov à Saint-Petersbourg, par le mélange des eaux à l'embouchure du Saguenay, les verrues rocheuses de Kamouraska, par une main peinte dans la grotte du Pech-Merle, fraternelle, levée par delà les millénaires, comme un phare pour tous ceux que la vie a dotés de mains: «Salut, Gilles. Je t'attendais depuis quinze mille ans. Ça va?»

Ça va.

Cela arrive que l'on voudrait avoir près de soi tous ceux qu'on aime. On se précipite au tabac, les cartes postales sont moches. On en saisit une, pensant que le miracle surviendra, qu'elle sortira de sa condition et ressemblera vraiment à l'univers dans ses sautes de générosité. Il ne se passe rien. Les cartes postales mènent de petites vies réglées. Elles ne ressemblent pas aux paysages qu'elles représentent; c'est à nous qu'elles ressem-

blent, à des employés abêtis de travail. D'ailleurs elles travaillent, les pauvres, elles ont l'air de ces autres cartes, celles que l'on poinçonne en entrant à l'usine, et tellement que l'on se croit obligé d'y inscrire une prose mathématique:

Saint-Armel (Morbihan), le mercredi 15 juillet 1992

Chers vous, le temps est frais, traversé de convois de nuages, etc.

C'est un bonheur que de pouvoir ressentir cela dans sa propre ville. Pour un peu, je me précipiterais dans une boutique touristique, j'achèterais des cartes postales que je crayonnerais ainsi:

Québec, le jeudi 29 octobre 1992

Chers vous, je suis à Québec. Le temps est frais, traversé de convois de nuages, etc.

Au lieu de cela, j'écris. Autrement que sur une carte postale. Des nouvelles. Des instantanés. J'écris que je suis à Québec. Que depuis vingt ans, la ville me permet, sans prévenir, jamais au même endroit ni de la même façon, de ne plus être chez moi, de me sentir en elle comme dans une ville dont j'aurais entendu parler, que je souhaiterais visiter, où... je me sentirais comme chez moi.

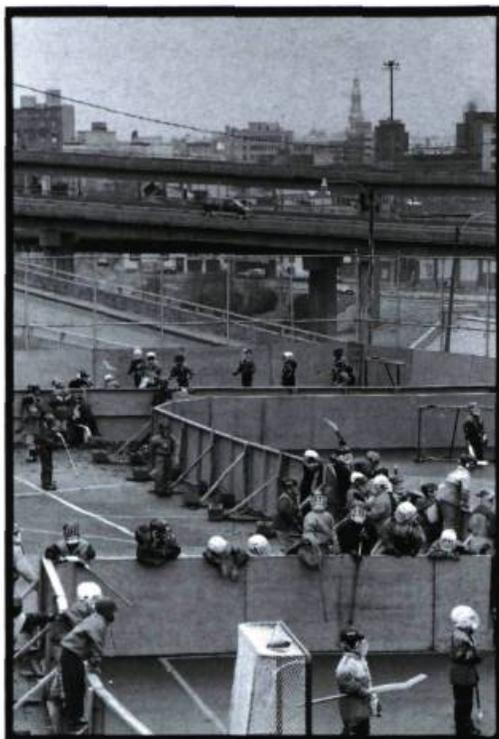
* * *

J'écris que je ne suis pas à Québec. En Amazonie, par exemple. J'en arrive, j'y étais dans *Je reviens la nuit*, le temps de répondre à un rêve de la fin des années 70 – j'y ai mis le temps. Ce jour-là, au petit matin, j'avais été mis en présence d'un chamane, d'un chef, je ne sais plus, qui me regarde et me dit que j'ai «les yeux du diable». Je m'éveille, me précipite dans mon carnet d'esquisses, désireux de ne rien perdre de cette épaisseur propre au

rêve que l'écrivain désespère de ne pas pouvoir retrouver dans l'écriture. Un rêve dure à peine quelques secondes, selon ce que dit la psychologie. Quelqu'un m'y parle de mes yeux, et cela suffit à me faire comprendre que nous sommes en Amazonie, que j'ai transgressé le tabou alimentaire lié à la consommation du café, que mon interlocuteur ne me le reproche pas, même si pour lui c'est une question de mort, la sienne. Son regard est désespéré quand il plonge dans la toxicité du mien: il y pressent sa disparition. On zyeute un mort et l'on ne se sent pas autrement. Nous appellerons cela de l'affliction résignée.

Si le rêve est bref, le temps dont on en reste enveloppé après coup est aussi malicieusement court. Ma tentative de le transcrire dans sa virtualité, dans ce que j'aime comparer à des étages superposés (alors que ma phrase, poussive, est confinée à la linéarité), mon vain espoir de faire traverser le chamane de notre côté des choses se heurte à... Tout s'évapore. Le chamane a vraiment disparu et je reste devant le carnet, flambant nu, dans une telle nudité que j'en brailerais.

Je mettrai près de dix ans à reconstituer la scène, c'est-à-dire à la modifier, à la trahir. Le chamane sera devenu un chef guahaho, il portera une étonnante scarification, c'est à un jeune anthropologue qu'il donnera asile bien que celui-ci ait les yeux du diable. Le café appelle la Colombie: le peuple guahaho se retrouvera dans la jungle colombienne, *the last frontier*, au terme de sa migration séculaire. D'insaisissable, il passera à l'histoire, grâce à la consignation que l'anthropologue aura



Photos: Jean Désy.



faite de son terrain. On ne sort pas indemne de la préhistoire: dûment repérés, les Guahahos sont déportés dans des plantations de café où bien sûr ils périssent. Imaginez les Hébreux transformés en pourceaux par la volonté fantasque de quelque Circé. Cela arrive à chaque année sur ce continent. De mon vivant, cinquante-trois langues autochtones canadiennes disparaîtront probablement. (Et moi-même qui réclame des noms, des toponymes...) Il suffit d'une indiscretion, d'un indécatesse, d'une bonne volonté portée trop haut.

Il s'est pareillement commis contre Québec quelques indécatesstes. Les intentions étaient-elles assez bonnes, assez coquettes. Assez en tout cas pour que nous élisions, et deux fois plutôt qu'une, ceux qui les avaient pour le bien général. Au nom du modernisme, qui est la façon distinguée de parler du progrès sauvage, on a encerclé la Vieille Ville au moyen d'édifices qui essaient de rendre Québec égale à Hartford ou à n'importe quoi. Et qui y parviennent. Le siège a tourné à l'avantage des agresseurs. Nous avons perdu la guerre. La ville *intra muros* s'est dépeuplée. À présent on y trouve à peine un quignon de pain; les épiciers, les cordonniers et le petit peuple des échoppes en tout genre ont vidé les lieux. D'autres, qui aimaient y dormir, y déjeuner en famille, y grandir, ont suivi. Les monstres sont restés, eux, buildings, autoroute, et chaque jour de pluie et de vent redevient un jour de guerre pour qui traverse la place d'Youville, pour qui s'avance vers les portes Saint-Jean ou Dauphine, cinglé de rafales, s'accrochant à sa casquette. Les murs de Québec ne sont pas ceux qu'on croit.

* * *

Puis-je prétendre avoir commencé ma carrière de nouvelliste en écrivant sur Québec? Je crois que je parlais de la ville et que j'en suis encore là. Celle qui m'avait été donnée me plaisait assez par ses ruptures de ton. Un Palais de justice, la flèche de Saint-Jean-Baptiste, si verte dans une partie de la ville qui ne l'est pas, la lointaine église Notre-Dame-de-Foy, une banlieue, des autobus toujours en retard, un théâtre, un cabaret, un froid célèbre par son humidité, il y a de quoi dessiner de petits drames, loufoques, ridicules, banals, tristes, désespérants. Fantastiques.

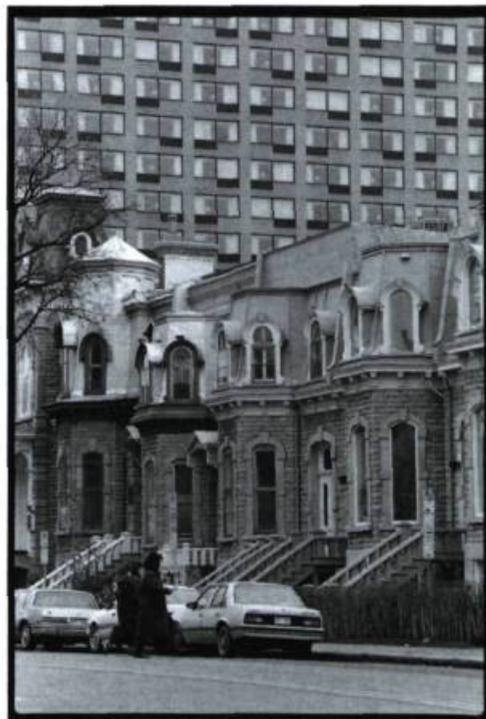
Le rêve, encore le rêve: j'ai grandi à Shawinigan-Sud, aux limites du plateau à partir duquel la vie porte à la fois sur la Mauricie rurale: Saint-Boniface, Saint-Étienne-des-Grès, et sur la Mauricie géologique: la plaine du Saint-Laurent finis-

Photo: Jean Désy.

sait à portée de voix. Commençaient là les Laurentides. De la fenêtre de la cuisine nous pouvions voir la rencontre de deux tempéraments, la plaine argileuse déboulant un coteau sablonneux de part et d'autre de la Saint-Maurice, agitée en cet endroit, et des montagnes déboussolées où fumaient des fours à charbon de bois. Cette fracture me hantait pendant la nuit: souvent j'étais poursuivi par des êtres dans lesquels je reconnaîtrais plus tard la fantasmagorie de Max Ernst et tenant de l'oiseau de proie et du grand seigneur à gibus. Les monstres surgissaient de la pente qui marquait la fin de mon univers et qui mène, dans la réalité comme dans le songe, à la rivière tumultueuse.

J'ai mis quinze ans à comprendre qu'à Québec j'avais continué d'habiter les zones limitrophes. Cela ne s'est pas fait à la faveur d'une de ces soirées douces de mai lors desquelles nous aimions prendre le frais sur la galerie de la rue La Tourelle, dans notre nid d'aigle du troisième, face au nord, donnant à voir, dans la limpidité extraordinaire du printemps, un panorama s'étendant de l'église de l'Ancienne-Lorette au cap Tourmente. Non plus que dans la rue Dolbeau, où nous étions déménagés, toujours à une rue falaise nord. Il a fallu que les rêves insistent, que sans cesse je me promène dans l'entre-deux-mondes, quelque part dans l'espace irréel de la côte Badelard, dans une rue Laviguer transformée (on y trouve alors des trottoirs de bois, des maisons agglutinées les unes sur les autres, des apprentis qu'on dirait vivants, des portes comme autrefois les portes du Palais, Hope et Prescott), dans la nature insensée qui s'accroche à la falaise dans le secteur des côtes de Salaberry et de l'Aqueduc. Je n'habitais en somme que le territoire natal investi de la charge des rêves. Comment aurais-je pu m'étonner alors de mon attirance pour la littérature fantastique?

Identifiant ces persistances, je ne pouvais manquer de connaître les polarités fantastiques de Québec. Allez derrière l'ancien monastère des Franciscains, vous y jouerez d'une des plus belles vues sur les Laurentides et sur cet affaissement du terrain, ouvert sur l'embouchure de la



Saint-Charles, de l'autre côté duquel on reprend pied sur les terrasses de Charlesbourg. Allez-y par temps d'orage: les convois de nuages connaissent la route, ils la suivent aussi sûrement que les oiseaux migrateurs. Ils se soulagent parfois de leur trop-plein et cela emplit le paysage d'une lumière trouble qu'enjambera peut-être un arc-en-ciel, comme une porte. Tout au fond, les montagnes paissent, troupeau placide. À moins que ce ne soit quelque ancêtre de l'hippopotame septentrional (injustement négligé par la paléontologie) s'abreuvant à un point d'eau. C'est tout rond, tout calme. Ça dégage une puissance apaisante. Et vous êtes en pleine ville.

Allez aussi sur la terrasse Dufferin quand en avril le vent tourne et nous met un peu d'océan dans le nez. Regardez alors s'avancer l'île d'Orléans dans un chenal qui bientôt sera trop étroit. Elle navigue rudement bien, elle a allumé ses feux de position, l'antenne de Radio-Canada clignote. Prenez la côte Claire-Fontaine, laissez-vous imprégner par le nom, par des images de lavandières et de voyageurs assoiffés, imaginez un maire fou qui nous donnerait une promenade perpendiculaire à l'arrêt de la Haute Ville, de l'ascenseur du faubourg à la dernière tour Martello, en longeant la boutique du marchand de tabac de la rue Sainte-Claire, en contournant l'abside de Saint-Jean-Baptiste, en ayant une pensée pour les murs de l'ancienne cour des Franciscaines et pour l'ombre de leur jardin muet.



Photo: Jean Désy.

Je me console de ces massacres en me disant que la plus belle réussite architecturale de Québec, c'est elle-même. Bien sûr, l'édifice Price, le Château comme un encrier géant ou un presse-papier, la Cathédrale aux tours dissymétriques, la Terrasse qui croque les talons hauts pour donner aux messieurs d'autrefois le temps d'accoster les dames. Bien sûr, la cour du Séminaire, la chance raisonnable que l'on a de tomber sur des fouilles archéologiques en quelque point du quartier latin, un boulet de canon fiché dans des racines, la gare du Palais, une rue Tudor pour touristes fatigués. Et tout ce que les bouquins nous rappellent, tout ce que nous avons mutilé, éradiqué, fauché et qui ne survit que par l'image, par exemple l'asile du chemin Sainte-Foy, sorte de rappel de la colline parlementaire canadienne, rasé au profit du *Deux-cent*, à l'ombre duquel je vis maintenant et dont je ne peux m'empêcher de mépriser et le nom et la lourdeur.

Mais ces côtes que depuis longtemps je grimpe en courant chaque matin parce que j'entends l'autobus. Mais cette façon de regarder à l'est (parce que nous venons de la mer?). Mais la surprise de découvrir l'île d'Orléans alors qu'on marche innocemment dans la rue Saint-Gabriel. Mais la sinuosité de la rue Saint-Vallier. Mais l'impasse Dolbeau où il fait bon élever ses enfants.

* * *

Parmi ce qui fait exister une ville, on aurait tort de négliger la littérature. Retournant dans les rues de mon enfance, je mesure à l'aune de Québec ce qui y fait défaut, la courbe d'une rue, des frondaisons

comme le chemin Sainte-Foy s'en offre. Des noms – pour un écrivain, la seule mention du «faubourg à Guénette» prête à cette enclave une valeur nouvelle. Il y manque surtout des écrivains, dans les livres des traces de leur passage.

Si comme éditeur, je peux contribuer à jeter un peu de fiction dans nos rues (par le projet de collectif portant le titre provisoire de *Meurtres à Québec* et devant paraître aux Éditions L'instant même en 1993), comme écrivain je suis en revanche resté discret. On avait remarqué mon évocation de Québec dans *Les sporadiques aventures de Guillaume Untel* et on s'en était généralement réjoui pour le motif que j'énonçais précédemment: l'histoire de Saint-Jean-Baptiste gagnait en épaisseur par le fait qu'un écrivain, quelle que soit d'ailleurs la qualité de son travail, y ajoutait des personnages, des événements. Ne traverse-t-on pas Paris sur la trace du *Flâneur des deux rives* d'Apollinaire ou du

Paysan de Paris d'Aragon? J'y ai pour ma part cherché Fantômas avec le plus grand bonheur. L'Esplanade n'est plus la même depuis qu'Anne Hébert y a fait vivre une vieille fille respectable; l'escalier Casse-Cou doit à Jules Verne et André Carpentier une part du charme que je lui trouve. Quelque chose pourtant me retient, m'empêche de mêler Québec trop explicitement à mes histoires. Je me rappelle une critique qui reprochait à Lea Pool d'avoir fait circuler une automobile dans la rue Sainte-Anne à l'envers du sens unique prévu par les autorités municipales et admis dans la réalité. J'ai peur de l'asphaltoi comme du terroir, peur de la couleur locale, peur du référent gendarme, j'ai peur des toiles *sur vélours*, des cabanes à sucre à l'aquarelle (imaginez le sirop de poteau...), peur des photographies de vitrine qui ne cachent rien des prix à la consommation, j'ai peur des lecteurs qui exigent des adresses, des dates, des vers de John Lennon ou de Michel Rivard dans les romans. Québec me semble ailleurs.

Peut-être en nous.

Gilles Pellerin

Gilles Pellerin est né à Shawinigan en 1954. Cofondateur des Éditions L'instant même, il y est secrétaire d'édition. Son récent livre *Je reviens avec la nuit* est en lice pour le prix du Gouverneur général du Canada. Il a publié trois autres recueils de nouvelles: *Les sporadiques aventures de Guillaume Untel* (Asticou, 1982), *Ni le lieu ni l'heure* (L'instant même, 1987) et *Principe d'extorsion* (L'instant même, 1991).

Jean DÉSY
PHOTOGRAPHE

▲
▼

4 1 8 8 3 3 0 3 6 6
 20, rue Wolfe, Lévis (Québec) G6V 3X4
 télécopieur: 418 833 5438